

De la nécessité des ateliers philo dans un programme d'alphabétisation¹



Entre le 14 octobre et le 3 décembre 2013 ont eu lieu trois ateliers philo dans le cadre d'un projet d'insertion et d'alphabétisation. De cette collaboration entre Laïcité Brabant wallon et Lire et Ecrire Charleroi Sud Hainaut et de la conviction de certains des principaux acteurs du projet, quelque chose s'est passé. Pour en rendre compte, ci-après quelques pages des notes des deux formateurs, comme deux visions juxtaposées moins contradictoires que complémentaires :

Au commencement était le FOREm. Un appel à projet qui sonne comme une impuissance... « Pour le public éloigné de l'emploi et de surcroît illettré, on passe la main aux experts de terrain ». En somme, une délégation de pouvoir dans un cadre expérimental visant un retour vers les circuits de l'insertion.

C'est drôle comme tout se mécanise, s'automatise et se vend. Nos actes se vident de leur essence. Une image me vient en tête à l'orée de ce projet qui se construit : une file de dominos qui se couchent. La magie opère quand ces petits rectangles se choquent. La colère nous monte si l'un d'entre eux bloque la course.

Pourtant, dans le cheminement intérieur qui nous amène à prendre les décisions importantes, rien ne va de soi. On doute, on voit trop grand, puis trop petit. On voudrait tout faire seul ou donner à faire intégralement...

Sans la maîtrise du code écrit, sans la patte blanche de l'orthographe, tant de métiers sont inaccessibles. Une évidence si l'on y réfléchit ? Peut-être bien. Mais derrière elle, treize destinées, Jules, Christophe, Abdou, Rosalie et les autres, qui cherchent à s'accrocher à ces branches que l'on taille jour après jour. L'exigence de l'écrit, même dans le secteur du nettoyage, est devenue un obstacle pour beaucoup.

Nous avons tout particulièrement veillé à ce qu'aucun inscrit ne se sente contraint bien sûr. Mais les amener à retenter leur chance, refaire confiance à ce « système », comme ils disent, qui s'est si souvent joué d'eux et de leur envie de réussir malgré tout, est un art particulièrement difficile.

Pourtant, nous y sommes allés. Toute une préparation, qu'il me serait difficile de rendre en quelques lignes, a été nécessaire afin de faire ce projet selon notre identité propre. Dedans, il y eut une évidence : aucun processus pédagogique coercitif. Et le doute est revenu ; cette fois-ci comme un allié déclaré. Seul dans mon bureau, j'y réfléchissais, quand la Philosophie a frappé à la porte... "Je viendrai trois fois", m'a-t-elle dit, "au début, au milieu et à la fin. Personne ne m'incarnera complètement mais je serai là ».

En plein enthousiasme, je transmettais un cahier des charges des plus sommaires au futur animateur : partir du thème du travail, veiller à ce que la pensée de chacun puisse s'exprimer sans être dénaturée ni violentée, garder à l'esprit certaines des caractéristiques d'une personne illettrée et enfin une bonne dose de *hic et nunc*. Même cela a changé à mes yeux. Le réel attaché chez moi à ces caractéristiques s'est depuis lors déshabillé de sa vêtue d'évidence. Je ne serai jamais noir : qu'importe que l'on soit différent si l'on se reconnaît comme semblable. Je ne serai jamais analphabète... *Je suis homme : rien de ce qui est humain ne m'est étranger.*

Comme dans un abîme où je serais tombé, ma réflexion fût prise de vertiges. Puis-je en moi dissocier que j'écrive et que je lise de l'acte qui me fait penser ? Non, et le dissocier ne se révèle pas suffisant puisqu'il n'efface pas tant d'années où l'écrit a guidé ma pensée, comme un premier de cordée. Comment l'écrit a formé mon âme à penser ? Tiens et comment je fais pour penser ?

Cette dernière question est l'universel. La sacro-sainteté de l'acte de penser pris dans un élan de liberté de conscience et d'honnêteté intellectuelle est, je le crois, l'ultime rempart contre la barbarie, la mienne comme

la vôtre. Ce pouvoir de penser par soi-même se doit d'être reconnu par tous et pour tous. Aucun ne peut passer son tour.

Au matin du 15 octobre, nous nous tenions prêts à faire de notre local un espace de cette liberté-là.

(...)

18h59, au soir du 3 décembre, je crois plus que la veille à cette alphabétisation de qualité. Mais nécessairement, il faudra y inclure un exercice de précision de la pensée.

Je me dis que toute aventure commence par un apprentissage sur soi.

Lorsque je me réveille, comme si souvent, ce qu'il me reste à accomplir dévore mon accompli. Le temps déjà s'égraine et m'opresse au moment de me rendre dans le groupe. *In Petto*, je me répète que nous devrions tous lutter contre tout ce qui nous retient de penser.

Apprendre adulte à lire et à écrire fait partie de ces actes de courage pur mais au fond m'importe peu... Je m'explique : si cela consiste à taire l'être que l'on est au profit d'une technique rattrapée sur les Autres, cela m'importe peu. Je me souviens avoir surpris Stéphane Fontaine avec ce qui lui semblait être un paradoxe : un combat

acharné pour permettre l'alphabétisation, mais non moins d'efforts pour que ceux qui ne le souhaitent pas soient acceptés comme tels sans une virgule de condition. Un point final aux perpétuelles justifications intimes devant l'échec. « Je me trompe donc je suis ». Le chemin importe plus que la destination.

Lorsque l'on jette son regard sur le monde comme ce fut le cas lors de ces trois ateliers, quand on a à cœur de connaître le pourquoi et qu'une relation intime nous marie au réel, l'écriture comme la lecture deviennent des nutriments indispensables qui font grandir notre pensée et la véhiculent. Dès lors se crée une nécessité à apprendre ces techniques, un magnétisme s'opère qui gomme le rachat d'une culpabilité ou d'un écart à une norme. Tandis que l'on apprend, on se réconcilie avec l'être que l'on est. L'étape fondamentale qu'est la reconstruction d'une image positive de soi tant nécessaire à l'alphabétisation est davantage détenue comme un pouvoir entre les mains de celui qui apprend. Préciser sa pensée avant, pendant et après la tenue de la plume : voilà qui s'est jeté à voir et a ébloui mes yeux d'harpilleur en cette fin d'année 2013.

Guillaume Petit
coordinateur pédagogique
chez Lire et Ecrire Charleroi



Il est des expériences qui ne laissent pas indemne ; qu'on pressent indispensables mais ingrates. Celle de philosopher avec des illettrés en est une ; mais pour quelles raisons au juste ?

L'expérience est indispensable parce qu'il faut trop souvent des prérequis pour être citoyen. Elle est ingrate parce que les résistances viennent parfois aussi de ceux que l'on veut encourager. À juste titre puisqu'on les contraint sans toujours leur en donner les moyens à retourner sur les rails. D'ailleurs, de quels rails (parfaitement symétriques, à n'en pas douter) s'agit-il ?

En attendant, pour y retourner, sur ces rails, il faut savoir lire et il paraît qu'on compte avant tout sur le miracle – entendu ici comme événement rarissime, exceptionnel jusqu'à l'impossible. En outre, la pratique de l'écrit qu'on veut favoriser est encore trop souvent purement fonctionnelle, technique et, à mon avis, brutale et rébarbative pour ne pas dire dégoutante.

Car écrire pour quoi faire ? Pour se soumettre comme tout le monde au diktat de la pape-rasse ?

Mais l'écrit c'est tout autre chose, rien à voir avec une liste de course, un formulaire, quelques lettres dans une case. L'écrit c'est l'ouverture, c'est l'imagination, la beauté, le témoignage d'une pensée. C'est abandonner

« La sacro-sainteté de l'acte de penser pris dans un élan de liberté de conscience et d'honnêteté intellectuelle est, je le crois, l'ultime rempart contre la barbarie, la mienne comme la vôtre. »

¹ Pour en savoir davantage sur la problématique de l'alphabétisation : <http://publications.alphabetisation.be/content/view/277/165/>

au monde une partie de soi ; c'est la paradoxale permission d'oublier, pour que d'autres ailleurs se souviennent ; c'est la pensée réifiée qui se donne la possibilité d'essaimer d'une tête à l'autre, malgré les langues et les frontières. C'est en somme partager la pensée.

Guillaume Petit ne me demandait pas autre chose et bien plus pourtant. Philosophe avec les apprenants devait leur permettre à tout le moins de choisir - y compris de ne pas faire de ce qu'on attend d'eux -, de savoir et de cerner plus ou moins ce juste-milieu, cette fameuse loi qu'on se donne à soi-même entre hétéronomie et licence qu'on appelle faute de vraiment la connaître « l'autonomie ». Bref, de bousculer chez les participants des évidences dont celle si bien ancrée d'être incapable ; y compris même de ne pas mal penser.

J'étais loin d'imaginer combien ils pensaient déjà bien et à quel point j'allais moi-même vaciller dans mes évidences. Comme aux échecs on est étonné par le coup insensé du débutant qui remet tout en cause.

Je sortais de là vidé, étourdi par ce qui venait de se passer, déstabilisé éthiquement. Car moi non plus, je n'étais pas dans mon élément. Nous étions tous ailleurs qu'à l'endroit où nous avions l'habitude d'être à l'aise : moi dans un monde pas verbal assez, eux dans un monde trop verbeux. Tous suffisamment dans l'inconfort pour penser au-delà de nos certitudes.

Et même si je suis resté jusqu'au bout moins l'intrus que le fauteur de trouble, on a joué ensemble, on a philosophé ensemble, d'égal à égal. Car passé le cadre des exercices philosophiques empruntés à l'un ou l'autre des spécialistes du genre, m'apparaissait à moi comme aux autres la question de la liberté, celle de choisir ; sa pureté, sa séduction, mais aussi ses paradoxes, son côté oppressant, obligatoire et jamais atteint qui nous éloigne plus sûrement de son essence que la prison elle-même. La parole était souvent empruntée, difficile, brouillonne, mais on avançait, on gagnait peu à peu sur la vérité. Et après trois séances seulement le jeu était compris,

assimilé et peut-être déjà rejoué en d'autres lieux.

J'ai cru d'abord que si l'on a vu souvent rejallir le feu de l'ancien volcan (...), il en allait de la pensée comme de l'amour : des hommes et des femmes qui ne se souciaient que de mobylette, de football, d'enfants, d'allocations se sont mis à s'interroger (parce qu'ils étaient captifs - là est l'écueil principal de la méthode) sur l'action, la liberté, la vérité, la pensée elle-même et sur leur propre humanité. Mais je me trompais. Je le répète, ils ont toujours pensé, avec profondeur et maladresse. Il y a de la métaphysique à se soucier de ses enfants ou à réparer un moteur, à laisser une trace en somme et à donner un sens à sa vie ; de *l'être sous la main* à *l'être pour la mort*.

L'atelier philo n'a été que le révélateur d'une pensée qui ignore sa beauté.

D'aucuns pourraient dire que l'on a donné du kérosène à une mécanique peu adaptée, qu'aussitôt le stage achevé, le doute que nous avons semé leur sera plus douloureux qu'à quiconque, qu'il est confortable d'oublier qu'on peut penser.

Peut-être. Cependant, quand on sait à quel point ces gens que l'on a laissés sur le bord du chemin et que l'on abandonnera sans doute encore se sont révélés à eux-mêmes,

comment ils se sont sentis puissants, acteurs, capables de penser, on a probablement contribué à construire quelque chose qui ne les quittera plus.

Les mêmes auraient pu dire « il ne leur manque que les mots » et c'est vrai que certains leur manquaient. Mais ils se sont lancés dans la bataille avec les armes qu'ils avaient. On a tous vécu la frustration de ne pas savoir dire. Il ne leur faut plus qu'écrire pour aller plus loin dans la pensée. Quoique... Faut-il écrire pour aller loin dans la pensée ? Comment faisaient ceux qui ont précédé les présocratiques qui furent les maîtres de nos maîtres ? Ne pensaient-ils pas parce qu'ils n'écrivaient pas ? La vraie question est inverse : comment écrire sans avoir clarifié sa pensée ? Comment ceux qui ne la précisent pas peuvent-ils écrire ? Nous voilà tous dès lors des illettrés ?

J'ai (ré)appris qu'on pouvait penser sans écrire, que penser est le plus essentiel, le plus proprement humain.

Stéphane Fontaine
animateur philo à Laïcité Brabant wallon

« L'écrit c'est l'ouverture, c'est l'imagination, la beauté, le témoignage d'une pensée. C'est abandonner au monde une partie de soi ; c'est la paradoxale permission d'oublier, pour que d'autres ailleurs se souviennent ; c'est la pensée réifiée qui se donne la possibilité d'essaimer d'une tête à l'autre, malgré les langues et les frontières. C'est en somme partager la pensée.